

Félix Chabaud

L'homme qui vient

éditions
parole
collection regards

Diya

*Tu partageras ton pain avec l'étoile du matin
Tu lèveras ton verre à la nuit qui s'en va
Tu es venu au monde faire d'un choix un destin
Chaque route ne sera que l'empreinte de tes pas.*

YASMINA KHADRA

Le faucon s'élève droit au-dessus du pâturage, il décrit un grand cercle puis s'immobilise à l'aplomb d'une proie invisible, ailes tout juste frémissantes, cerf-volant libre dans la brise matinale. Le soleil d'un coup l'embrase, flamme rousse sur le ciel vierge.

Majid le regarde jouer sa danse éternelle, arabesques lentes au fil du vent, affût stationnaire, piqué vertigineux, ascension soudaine au firmament. Il est là chaque matin, au-dessus du troupeau, compagnon sauvage et fou. Quelquefois, il crie sa puissance aux bêtes tapies sous les herbes courbes, souris apeurées, serpents silencieux et immobiles, il crie son ivresse d'être libre et seul là-haut dans le soleil naissant. Les premiers rayons illuminent les graminées, auréolent les genévriers, mille plis dorés parent le Melsane jusqu'aux dernières neiges encore étalées aux abords du sommet sacré.

Majid aussi crie une note longue et aiguë vers le ciel. Il clame sa joie profonde au-devant de l'espace

immense et éternel où il vit. Il est le soleil, il est le faucon qui danse là-haut. Il honore le jour neuf, la paix sur la terre, il accueille la beauté qui illumine l'instant. Il est celui qui garde la mémoire des ancêtres nomades et libres, il est Majid, le fils du désert devenu berger sur la montagne mythique. Des appels lui répondent, puis des chants. Autour, les troupeaux clairs ponctuent les pentes rousses, tout en bas les taches colorées des femmes éclairent les terrasses sombres des *azibs*¹, des enfants s'égaient sur les sentiers en étoiles derrière des vachettes têtues. La vie irrigue doucement le plateau. Scène répétée depuis l'origine des temps de l'homme sur ces montagnes où l'herbe est généreuse, l'air vif, l'espace sans limites. Majid aime cette terre sous le ciel où il a pris racine il y a cinq ans déjà après l'exode. Ici, il est avec ses frères berbères, il écoute les murmures secrets des ancêtres portés par la brise, il déchiffre leurs messages gravés sur le grand livre de roche. La nuit, quelquefois, il va dormir sur l'épaule du Meldsane dans sa petite cabane de pierres. Le ciel tout autour de lui se peuple de milliards d'étoiles. Tatrit la brillante se lève au-dessus des montagnes du Sud qui se superposent comme dunes dans la lueur crépusculaire, Azza est au septentrion juste sur la crête. Majid s'endort et rêve. Il est sur le dos d'Ezahra la grande dune qui chante, Azalai,

1. *Azib* : bergerie de montagne.

son dromadaire blanc, danse sur le ciel, son ami Mahjoub lui sourit dans l'ombre d'une grotte. Au petit matin, il se réveille neuf et paisible. Alors, il sort de sa besace un livre qui l'accompagne partout dans sa marche tranquille près des bêtes. Il lit à haute voix un poème d'Omar Khayyâm pour que s'envole dans le vent une prière à la vie rebelle et libre.

Si tu veux t'acheminer
Vers la paix définitive
Souris au destin qui te frappe
Et ne frappe personne.

Majid partira bientôt vers cet horizon opaque où s'est dissous son père Nourredine. Il est un nomade. Quelque chose l'appelle, une voix profonde qui murmure dans sa tête, une lumière qui palpite devant ses yeux comme une étoile secrète.

L'aube est claire. L'air est vif ce matin. Lalla Fatima, Zohra, Naïma et le petit Chemsdin dorment encore sous les lourdes couvertures dans la petite maison, près de l'école. Un coq chante dans une cour, puis des oiseaux balbutient quelques trilles timides. Une brise légère caresse les épis dans le creux de l'*azib* endormi. Majid guette. Une tache rousse s'étale lentement au sommet de la montagne. Les rochers prennent forme, leur corps se dresse, leur tête défie les nuages, le Meldsane s'éveille. Les oiseaux fous débrident leurs chants mêlés, un âne braie, des agneaux affamés appellent leur mère, une fenêtre s'éclaire sur une façade encore sombre au lointain. La vie est là autour de lui, au profond de lui. Le sang pulse dans ses mains chaudes, son cœur rythme à coups sourds et lents chaque seconde du jour neuf.

Les moutons trottent en silence sur la piste millénaire. Au long du chemin, Majid déroule le fil de ces cinq années au-delà du désert. Combien

de joies et de peines tissées ont fait sa vie sur cette terre d'exil ? Le petit Chemsdin est né une nuit d'étoiles filantes, ici, sur le plateau au-dessus du monde. Naïma l'institutrice avait tenu à accompagner les enfants de Tahuzirt à l'estive sur la montagne malgré son gros ventre. Le chemin était long et raide depuis la vallée mais elle était heureuse à l'idée de vivre un été sur les pâturages avec ce petit qui s'annonçait. Elle a marché une journée entière à l'arrière de la longue file des familles et des bêtes en transhumance. Quand elle est arrivée sur le plateau, l'enfant est venu. Toutes les femmes étaient là pour accueillir le petit soleil. Une vieille a dit :

« Voici Chemsdin, la lumière de dieu ! »

Naïma a pensé « Mahjoub », elle l'appellera ainsi en secret. Majid, lui aussi, murmure le nom de son ami disparu quand il regarde l'enfant. Maintenant Mahjoub-Chemsdin court la montagne avec les petits bergers. Il rit toujours, il fait la joie des familles rassemblées dans le douar d'estive près de la source fraîche de Balkous. Souvent, il est aux côtés de Majid, l'ami, le grand frère. Avec lui, il apprend à lire le grand livre de la nature. Majid sème des noms sur le paysage alentour. Des sentiers désormais familiers parcourent les collines, les vallons. Chemsdin écoute le bruissement des plantes, le babil des oiseaux. Majid lui montre le cahier secret où il dessine les fleurs, les arbres, les gravures magiques des ancêtres. Il lui fait répéter

les mots qui enfantent la vie. Quand le soleil s'en va au-delà du Toubkal, il lui conte l'histoire des génies de la forêt de genévriers qui frisent le ciel, là-bas, plus loin que les hommes.

Cinq ans sur la montagne au-dessus du monde. Hivers dans les douars ensoleillés, blottis au côté des noyers complices, étés sur les cimes nues balayées par les nuages. Un désert dans le vaste du ciel, animé par les chœurs des femmes, les bêlements des bêtes par milliers semées sur les croupes herbues. Cinq ans de vie dans la respiration éternelle de cette terre hors du monde. Sécheresses, déluges, éboulements, récoltes pauvres ou miraculeuses, mariages, naissances, maladies, morts, veillées, *abouachs*² puissants sous la lune, danses, joutes poétiques, transes. Fêtes mémorables, exorcistes, unificatrices. La tribu, un grand corps rassemblé, les pieds sur la terre, la tête dans le ciel. Rites cinq mille fois répétés sur l'autel de la montagne sacrée. Cinq mille années de labeur, de défi, de renoncement, d'acceptation pour apprivoiser le Melsane, espérer sa mansuétude, sa générosité, son pardon. Majid le regarde là-haut qui veille, dieu vénéré, apaisé par le regard des hommes.

Combien de bergers lui succéderont sur la montagne éternelle ?

2. *Abouach* : grande fête berbère.

Le temps ici semble arrêté. Pourtant, Majid sait que tout peut se bousculer soudain. Le désert même s'est strié de frontières, des hommes ont capturé l'eau de son fleuve, sa tribu assoiffée a été jetée sur les routes, avalée par la ville. Déjà, des antennes-relais, des pylônes électriques, des routes, quadrillent les vallées. Le monde moderne déroule lentement son tapis d'argent sur la terre des Hommes Libres. Demain, peut-être, des puissants défieront l'esprit de la montagne, ils l'achèteront. Ils parqueront les bergers, piétineront les traces des ancêtres. Les Berbères ne seront plus que des images vendues, froissées, déchirées, un jour oubliées.

Le troupeau indifférent scarifie de mille sabots le dos courbe du Meldsane, Majid siffle le chien jaune, rassemble les brebis, les rabat vers une source cachée au-dessus de la grande balafre d'un ravin. Le soleil est haut déjà, les bêtes chômeront à l'abri des rochers.

Sur le chemin en contrebas se dessine la silhouette droite d'une femme.

Elle apparaît chaque jour au bout de la piste qui mène aux *azibs* Zguigui. Elle arrive de son pas ferme, se pose un instant, scrute les pentes puis reprend sa marche obstinée jusqu'aux abords du

pâturage. Là, elle s'arrête à distance, droite, silencieuse. Elle regarde Majid.

Il ne sait pas ce qu'elle veut. Il attend un mot, un signe. Elle se tait. Un jour, il a crié, son cri d'oiseau ivre et fou, elle a tressailli, il l'a vu à son ombre tremblante. Il a appelé, il a ri, elle est restée impassible, muette. Il ne voit pas ses yeux mais il sait qu'elle le regarde.

Elle est ainsi chaque jour devant lui. Il l'attend maintenant, il espère son image mystérieuse plantée au bord du chemin. Il a peur un peu, il frissonne. Elle est folle peut-être, elle a vu les *jnouns*³, elle est un *jnoun* ? Le soleil embrase sa robe rouge, elle se met en marche, elle disparaît, elle n'est plus qu'une femme qui s'en va sur le chemin de Zguigui.

Elle vient de là-bas, du bout du plateau, de ce pays de rocaille tranchée par les torrents qui déboulent du Meldsane. L'herbe y est plus rare, les troupeaux y disputent leur pitance aux nuages. Les bergers de Zguigui sont des loups solitaires et sauvages, témoins silencieux des migrations des hommes et des bêtes sur cette terre hors du monde. Leurs femmes sont restées au douar gardé par quelques vieux, à dix heures de marche.

Que fait cette fille seule au cœur de cet espace infini ?

Elle avance à grandes enjambées, s'arrête soudain,

3. *Jnouns* : esprits maléfiques.

se campe à trente pas du troupeau. Elle relève la tête, ses yeux brillent dans l'ombre du foulard à franges dorées. Il y a quelque chose de changé dans son allure, une façon de bouger, une danse des mains jusqu'à sa bouche. Elle rit. Elle murmure « Majid » répété dans un souffle comme une prière. Elle chante maintenant, sa tête oscille lentement. Sa voix monte doucement de la tache d'ombre de son visage, elle coule au-dessus des herbes mouvantes, touche au cœur Majid immobile. Il frémit. Il faut attendre. Elle va disparaître dans l'éclat vif du soleil ; dans le désert, il y avait ainsi des images soudain effacées, des voix venues de nulle part avalées par le sable. Elle est là toujours, elle se tait. Les bêtes alentour la regardent, arrêtées dans leur marche. Elle se baisse, ramasse un caillou, le lance à cinquante pas sur une brebis égarée. Elle rit à nouveau. Tout bouge maintenant, le troupeau rejoint en bêlant le fil doré du ruisseau, l'ombre des nuages anime la montagne, des appels viennent du lointain, portés par le vent. Majid marche vers la femme. Il ne sait pas son nom, il l'appelle de son chant d'oiseau. Elle lui fait face un instant, elle dit :

« Majid ! »

Elle arrache son foulard, le jette dans le vent, court vers le ciel où s'efface la piste.

Il crie vers l'horizon où elle s'est perdue. Il a dans les mains un foulard rouge aux franges dorées.

L'image de la femme l'habite. Le soir, dans la lueur du foyer, Fatima la mère l'observe, inquiète. Majid se tait devant le tajine qui le faisait s'exclamer, il ne fredonne plus quand il se pose sur le pas de la porte, au côté de la petite Zohra, sous les premières étoiles. Naïma a compris, Majid s'échappe, une voix magique l'appelle au-delà du visible. Elle pense à Mahjoub, l'amant disparu. Elle pleure dans le secret de la petite chambre.

La lune éclaire faiblement le plateau endormi. Un petit vent froisse les buissons, fait craquer les épis secs des champs de blé alentour. Majid court sur la piste. Dans le froid, ses yeux s'embuent de larmes, son souffle avive sa poitrine. Son corps se délie, il est heureux, il va au-devant de la femme mystérieuse.

À l'entrée du ravin de Zguigui, il se cache. Il attendra ici à l'abri d'un rocher. Au-dessus, la montagne veille, immense et silencieuse sous une myriade d'étoiles.

Majid entend d'abord son chant à mi-voix, porté par la brise. Les oiseaux se taisent sur son passage, elle laisse derrière elle un sillage de silence. La voilà qui se dessine sur le serpent de la piste, petite tache rouge qui grandit, s'épanouit dans les premières lueurs du jour. Elle est là à dix pas, il entend sa marche légère, il s'efface dans l'ombre du rocher, son cœur bat la chamade.

Elle s'arrête dans un rayon de soleil, regarde vers lui qui retient son souffle. Enfin, il la voit tout entière. Ses cheveux s'échappent sous le foulard, volutes noires sur la robe sang pailletée d'or. Son visage s'illumine.

Elle est belle. Elle chante.

Elle voit l'ombre pâle du rocher qui bouge un peu, elle murmure :

« Majid. »

Soudain, elle s'enfuit en courant vers la montagne. Elle vole sur les rochers, dévale en riant les talus de terre. Il la suit à distance. Dix fois, il trébuche, reprend son souffle, la regarde s'en aller, légère, sur la pente raide. Elle trace vers la forêt mystérieuse. Elle est un esprit, elle l'entraîne dans le ciel. Les arbres, là-haut, lèvent leurs bras secs vers le Meldsane, orants silencieux, statues éternelles, impassibles.

Il la voit, tache rouge et or, assise sous un genévrier immense à l'entrée de la forêt.

Elle l'attend.

Majid a peur maintenant. Il est au seuil d'un autre monde. Des nuages fous courent sur le Meldsane, le vent siffle dans le ravin en contrebas puis se tait soudain, des géants muets l'entourent. Il est seul avec cette fille venue de la nuit. Le temps est immobile.

Il bouge enfin, un pas le sépare d'elle appuyée contre le tronc. Il prend sa main qui se tend vers lui. Elle rit doucement.

« N'aie pas peur, Majid. Je ne suis rien que la fille de l'ombre et du silence. Personne ne me voit, que toi, qui as les yeux grands ouverts. Quand je marche sur le plateau, les hommes que je croise sont impassibles, ils regardent au loin, ils cessent leurs appels, leurs prières. Je n'ai pas de nom. Je ne suis qu'un être de chair qu'un vieil homme possède. Il m'a achetée à mes parents pauvres. J'étais encore une enfant. Autrefois, je riais toujours, je chantais avec les oiseaux, je dansais dans le soleil. La nuit, je rêvais d'un homme fort et aimant qui enchanterait ma vie. On m'a mariée à ce vieillard sec et creux comme un arbre mort. Quand il est venu vers moi dans la chambre de noces, j'ai tranché son bras avec ma serpe. Il a eu peur. Il m'a suppliée de ne pas l'humilier. Si je le quittais, mes parents seraient chassés du village. Il en avait le pouvoir, il possédait les plus beaux noyers, les terres les plus riches, il achetait les consciences, il pouvait même acheter le silence. Nous avons fait un pacte. Je le servirais mais il ne me toucherait pas. De lui, je n'aurais aucun enfant. Il a taché de son sang le drap nuptial et l'a présenté aux femmes. Elles ont poussé leurs youyous comme des oiseaux qui annoncent le jour neuf. Pourtant, je sais bien qu'elles étaient tristes, elles maudissaient en secret cette vie qui peut nous arrimer à des hommes frustes et froids comme d'interminables hivers.

Nous sommes les filles de Zartan.

Nous nous cachons dans l'obscur des murailles de terre, nous marchons depuis deux mille ans sur des sentiers qui butent contre le ciel. Nous portons, le front haut, le poids de notre vie. Les hommes sont heureux quand ils entendent nos voix, les bêtes sont gardées, le feu cuit le tajine, les enfants jouent dans les cours, les battoirs claquent le linge au fil de la rivière.

Dans le secret des chambres nous nous confions nos rêves. Nous chantons des jours nouveaux, nous parlons d'hommes aimants et tendres, nous inventons des pays au-delà des montagnes où nous serions reines. Avec la laine de nos bêtes, nous tissons patiemment des histoires secrètes que nous seules savons lire. Nous regardons les hommes aveugles les fouler.

Majid, le jour de mon mariage, je me suis tue, je me suis effacée aux yeux des autres.

Je ne suis plus qu'une ombre, une femme que l'on croise sur la piste, masquée sous un fardeau de bois.

Mais je vis. Je bois la lumière qui coule sur le douar au jour naissant, j'écoute les chants des femmes, debout comme fleurs sur les terrasses, je regarde les visages doux des enfants qui pépient sous les grands arbres.

Dans le secret de ma couche, je touche mon corps. Un soleil couve dans ma poitrine.

J'aime ces jours, ici, sur le plateau juste sous le ciel. Le vieil homme est resté au village, il garde ses

terres, ses maisons, ses noyers. Je suis solitaire et silencieuse près de mes bêtes. Les bergers alentour me laissent tranquille. Je suis une femme muette et invisible.

Je t'attendais patiemment. »

Majid est assis près de la fille sans nom. Leurs mains se rejoignent. Il les caresse doucement. Un vent doux murmure dans la ramure de l'arbre. « Tu es Diya. Tu seras Diya. À l'instant, le nom de La Kahena⁴ a fleuri dans ma tête. Tu es rebelle, comme elle qui a vaincu les armées des envahisseurs. Tu as sa force. Bientôt, celui qui te tient ne sera que poussière. Le vent emportera sa mémoire même. Toi, tu t'en iras libre et fière cueillir ta vie sur le chemin. Les hommes alors te convoiteront, tu hanteras leurs rêves. »

Ils rient tous deux, rapprochent leurs visages. L'arbre est une main immense. Ils sont couchés l'un près de l'autre dans sa paume ouverte vers le ciel. L'écorce est douce comme un tapis, mille lignes de vie en font la trame. Le feuillage au-dessus est serré et opaque. Ils se cachent comme des oiseaux dans l'épaisseur de l'ombre.

Elle prend la main de Majid, la guide sur sa poitrine. Il ferme les yeux. Il sent sous ses doigts la chaleur de Diya.

4. La Kahena : héroïne berbère.

« Je t'ai vu danser au grand *abouach* de Tahuzirt. J'étais cachée dans le groupe des femmes. Elles murmuraient ton nom en secret, vantaient ton courage et ta noblesse. À un moment, une fille a dit à voix haute un poème de joie et d'amour. Tu as regardé vers nous, effacées dans l'ombre. Nos regards se sont croisés mais tu ne le savais pas. J'ai décidé que tu serais mon premier homme. »

Ils découvrent leurs corps dans le secret de l'arbre, ils échangent dans leur souffle la tendresse et la joie si longtemps contenues. Ils s'aiment longuement, ils s'enfantent l'un l'autre.

Majid s'endort dans le berceau du genévrier. Longtemps, Diya reste serrée contre lui, son souffle chaud sur sa joue, elle fredonne. Ezahra, la grande dune, apparaît dans le rêve de Majid, le visage de Diya sourit sur les volutes de sable soulevées par le vent.

Majid est dans la mélodie de Diya, son cœur bat le rythme profond du tallunt⁵, un sang neuf irrigue son corps.

Diya le regarde dormir puis, sans bruit, se lève.

« Je n'ai plus peur, Majid. Je m'en vais. Le temps est venu de quitter la montagne. J'étais monté ici chercher la paix sous le ciel libre. Tu es apparu sur mon chemin. Maintenant, au cœur de moi, il y a une braise ardente. Je la porte à mes sœurs.

5. Tallunt : tambour berbère.

Je suis Diya la rebelle. Je veux que les yeux de mes sœurs s'illuminent, que leurs voix montent plus haut sur les terrasses, qu'elles jettent une à une leurs fardeaux.

Ne me cherche pas, je suis au fond de toi. Je t'accompagne. Partout, nous nous donnerons la force. »

Elle dépose dans sa main un fin bracelet d'argent et murmure son adieu pour que les mots habitent son rêve.

Un rayon de soleil sur sa joue réveille Majid. Où est Diya ?

Il erre longtemps parmi les genévriers fantastiques. Il a au cœur un sentiment neuf de joie et de peine mêlées. Diya est chaude encore au creux de lui. Il avance d'arbre en arbre, cherche sa trace sur la terre poudreuse, il ne voit rien que des empreintes de bêtes. Un moment, il doute, il a rêvé, cette fille est l'esprit de la forêt, elle joue avec lui. Elle était bien de chair pourtant, son odeur est là encore sur un foulard doré, son bracelet brille dans le creux de la main. Il l'appelle. L'écho seul répond : « Diya » cent fois répété, soufflé par les bouches grandes ouvertes des genévriers fossiles, blocs de bois enracinés dans la roche, bras tendus vers le sommet sacré. Un arbre se dresse au-dessus du troupeau immobile, guerrier puissant à la limite du ciel. Majid caresse l'armure noueuse, déchiffre sous les doigts une épopée mythique, batailles

folles contre les tempêtes, poèmes secrets gravés par le soleil. Son tronc se prolonge en deux branches égales et fortes, elles ménagent en leur creux un trône ombragé où Majid se pose un instant. Le feuillage est dru et vert, doux et odorant. L'arbre est de vie et d'éternité.

Les jours suivants, Majid vient garder les bêtes aux limites du vallon de Zguigui. Les bergers l'observent à distance, intrigués. L'herbe est si belle aux abords de Balkous, que fait ce garçon dans ce désert de caillasses ? Chemsdin l'accompagne. Majid lui apprend à commander le chien, à héler les brebis égarées au-delà de la frontière du vallon, à les rabattre vers les creux ombrés où elles pourront se blottir à l'heure chaude. Chemsdin siffle entre ses doigts comme un homme, les bêtes lui obéissent. Le chien et les brebis regardent, étonnés, le petit lutin droit et fier campé près de Majid, au-dessus du troupeau.

Quelquefois, Majid s'échappe. Il se cache, à cent pas dans l'ombre d'un rocher, et observe Chemsdin. L'enfant veille, les bêtes paissent tranquillement sur la pente caillouteuse, la tache jaune du chien court vers les isolées puis s'immobilise au pied du petit berger. Majid, alors, s'en va vers la montagne.

Le vaste du ciel l'appelle là-haut. Il marche à perdre haleine au-delà des pâtures. D'ici, il regarde le territoire tout entier avec les yeux du faucon. Les ruisseaux tracent leurs sillons gris

sur les pentes ocre, les troupeaux blancs jouent à cache-cache dans l'ombre mouvante des nuages, les *azibs* sèment leurs touches sombres au long du plateau. Majid scrute, il fouille le moindre repli de la montagne, il cherche la petite tache rouge de la robe de Diya. Elle pourrait apparaître près de la source ou dans le creux d'une courette aux abords d'une bergerie, elle pourrait faire sa trace sur la piste. Rien, aucun signe d'elle.

Diya a disparu. Le pays est vide, le corps tout entier de Majid est vide.

Vertige. Il ferme les yeux.

Majid reste longtemps sans bouger devant le paysage inanimé. L'horizon est nimbé de brumes, des fumées montent des flancs des gorges profondes tapissées de chênes verts, elles s'étalent au long du plateau, masquent les *azibs* déjà bruisant des bêtes rassemblées. Les hommes de Zguigui ont embrasé des buissons épineux pour gagner quelque pâturage sur la terre pauvre. Au loin, leurs silhouettes apparaissent, puis s'effacent dans les nappes de fumée.

Soudain, une voix venue de l'épaisseur de l'ombre, un berger debout, à distance, qui le hèle :

« Tu attends la femme. Celle qui parle aux pierres et aux arbres. Celle qui chante aux oiseaux. Celle qui fait taire le chacal et le vent.

Elle t'a laissé endormi dans l'arbre sacré. Je vous ai vus.

Son souvenir te brûle. Tu l'appelles, mais elle n'a pas de nom. Tu cherches sa trace, mais elle ne laisse rien derrière elle. Sa bergerie est vide. Elle est partie en courant vers la montagne, il y a une lune. On l'a entendue, là-haut, crier dans le ciel comme un aigle. Elle est peut-être de l'autre côté, au village où son homme se meurt.

Elle est folle. Celui qui la veut est fou. »

La silhouette a disparu.

Majid tressaille. Il baisse les yeux.

À ses pieds, le soleil couchant révèle une gravure finement ciselée sur la roche lisse, un enfant naît les yeux grands ouverts sur la montagne sacrée. Il y a des milliers d'années, un homme émerveillé a conté ici le mystère de la vie. Le cœur de Majid s'apaise. Des larmes coulent sur son visage.

Le froid le décide enfin à rejoindre Chemsdin qui l'attend, aux abords du chemin. Majid le voit, au loin, droit comme un arbre dans une dernière tache de soleil, le chien jaune appuyé contre son flanc. Il s'arrête un moment dans sa marche, regarde le petit homme, là-bas, qui veille sur le troupeau. Chemsdin. Ses yeux, son sourire, la belle mouvance de ses bras, Mahjoub, son père Mahjoub debout, éternel au-dessus du monde.

Alors, il entend la voix de Diya, elle l'habite, elle murmure dans sa tête : « Ne me cherche pas, je suis au fond de toi. Je t'accompagne. Partout, nous nous donnerons la force. »

Il rit, hèle Chemsdin qui siffle vers lui, longuement, comme l'oiseau qui l'accompagne sur la montagne depuis l'aube.

Ils avancent ensemble derrière les bêtes. Naïma, Fatima et Zohra les attendent au chaud de la bergerie, au levant de la piste.